

Nouveautés

Numéro 21, mars 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56766ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1976). Nouveautés. *Québec français*, (21), 6–11.

CONTES

le conte littéraire québécois au XIX^e siècle
Aurélien BOIVIN
Montréal, Fides, 1975, XXXVIII, 385 p.

La littérature québécoise du XIX^e siècle est une grande méconnue. Quelques noms subsistent dans nos mémoires, de poètes surtout, pensons-nous : Louis Fréchette, Octave Crémazie, Pamphile Lemay... Philippe Aubert de Gaspé demeurant le maillon principal de cette « petite » chaîne d'écrivains, avec son roman **LES ANCIENS CANADIENS**. Tout cela un peu désuet et poussiéreux, semble-t-il. Et l'on oublie trop facilement que les conditions de notre littérature, précaires et changeantes, ont de ce fait encouragé un genre particulier, lui aussi mouvant : le conte.

Monsieur Maurice Lemire l'indique dans la préface : « Comme le conte oral, le conte écrit avait été abondamment pratiqué. La plupart des écrivains en herbe ou, tout simplement, les amateurs de littérature, en composaient à l'occasion. Ils les envoyaient aux journaux locaux (...) Mais comme les éditeurs étaient très rares et que les volumes ne se publiaient généralement que par souscription, ils ne songeaient même pas à recueillir leurs contes en volumes. » (p. XI)

Le dépouillement systématique des journaux et recueils de l'époque aboutit donc à cet essai bibliographique et analytique — le premier à être publié au Québec en combinant ces deux approches — qui ne recense pas moins de 1200 contes, d'auteurs connus ou inconnus. Les productions les plus importantes y sont évidemment mentionnées et résumées : les contes de Louis Fréchette, de Pamphile Lemay, d'Honoré Beaugrand, de Faucher de Saint-Maurice, de Benjamin Sulte, de Paul Stevens... qui puisent souvent leurs sujets au fonds de la littérature orale, en légendes surtout.

En effet, les contes littéraires au XIX^e siècle se présentent sous diverses formes : nouvelles, contes, légendes, récits anecdotiques. C'est sur une acception très large du terme, qui ne distingue pas entre conte et légende, entre autres, que l'auteur de cet essai a basé sa recherche et son analyse. Si ce choix, à cause du caractère très large de la définition du genre, risque de laisser sur leur appétit les

folkloristes et les critiques littéraires, il permet cependant de toucher à un répertoire plus vaste et de présenter une bibliographie plus exhaustive. L'auteur, d'ailleurs, est conscient de la limite de son sujet : « (...) il ne nous revient [pas] de distinguer dans un inventaire de ce genre quel récit est un conte, une nouvelle ou une légende... » (p. XXI)

Cette recherche bibliographique fournit d'ailleurs les données de base à différentes approches : les sources légendaires sont partout présentes, les préoccupations sociales de l'époque n'échappent pas à un antisémitisme et un racisme dont certains récits témoignent. Ainsi, on y apprendra le « récit détaillé d'un combat héroïque opposant soixante-sept Métis à deux mille cavaliers sioux... » (p. 131) ; le visage de l'Indien, dans tous les récits recensés, y est révélateur d'une mentalité hostile. L'antisémitisme, comme bien d'autres aspects de la mentalité de l'époque, verse souvent dans le mélodrame : « Une jeune juive est chassée par son père pour s'être convertie à la religion catholique. Elle donne naissance à un fils qui est enlevé et martyrisé par son grand-père selon la coutume juive d'offrir un jeune chrétien en sacrifice le Vendredi Saint. » (Firmion Picard, Déborah ou la Jeune Juive, p. 300)

Un certain macabre se retrouve également dans plusieurs récits ; Louis Fréchette ne détient pas le monopole des histoires de cadavres déterrés qui finissent mal. Jean-Protais-Eraste d'Orsonnens, entre autres, aborde le sujet dans un conte : « Un étudiant en médecine invite un confrère, l'auteur, à visiter la salle de dissection pour y admirer la beauté d'un cadavre qu'il vient d'exhumer avec quelques compagnons. L'auteur reconnaît alors sur la table le cadavre de Louise, sa bien-aimée. » (292)

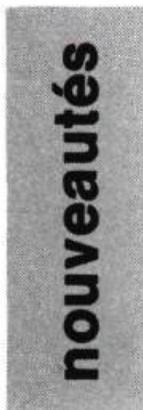
La présentation même du recueil facilite une consultation rapide et permet de regrouper les récits par catégorie : la liste des recueils de contes apparaît d'abord avec leur sommaire, puis, dans la deuxième partie, la liste des contes par ordre alphabétique d'auteur. La pagination est au milieu, et tous les renseignements sont normalisés. L'auteur, de plus, n'hésite pas à répéter certaines informations bibliographiques pour éviter au lecteur le travail fastidieux auquel obligent les renvois. C'est un ouvrage de référence que les bibliothèques se doivent actuellement de posséder. (Nicole GUILBAULT)

le sorcier d'Anticosti et autres légendes canadiennes

Robert CHOQUETTE
Montréal, Fides, 1975, 123 p. (Ill. de Michèle Théoret).

Dans *le Sorcier d'Anticosti*, cinquième volume de la collection du Goéland, merveilleusement illustré par Michèle Théoret, Robert Choquette reprend à sa façon — pour les jeunes et les moins jeunes — seize légendes typiquement québécoises (et non canadiennes) qu'il emprunte aux conteurs du XIX^e et même du XX^e siècle. Car la légende appartient « au fonds commun, qui veut dire, à nul et à chacun », écrit l'auteur dans sa préface. Composées d'abord pour être lues sur les ondes de la station radiophonique CKAC dans le cadre de l'émission « Légendes du Saint-Laurent », puis remaniées au niveau de l'écriture pour la présente publication, les légendes de Robert Choquette se déroulent dans un univers imaginaire, peuplé d'êtres et de phénomènes surnaturels : le diable (« la Sainte-Catherine de Colette », « Rose Latulippe » — Aubert de Gaspé écrivait Latulipe — « les Guérêts de Rigaud », « le Cheval diabolique », « l'Homme du Labrador », « la Chasse-galerie ») et même « le Sorcier d'Anticosti », la première légende qui donne le titre au recueil ; les loups-garous (« le Sauvage mouillé », « les Loups-garous ») ; les lutins ; les fantômes et les revenants (« l'Hôte à Valliquet », « le Prêtre fantôme ») et la Dame Blanche (« la Légende de Cadieux »), sans oublier les maisons hantées (« le Bic ») ou le vaisseau pirate métamorphosé en rocher percé (« Blanche de Beaumont »). Autant d'êtres et de phénomènes dont nous avons parlé dans le dossier consacré aux « Contes et légendes du Québec » (*Québec français*, n° 20). Et ceux qui s'intéressent à ces récits liront avec intérêt ce recueil de Robert Choquette qui ressuscite des récits devenus aujourd'hui presque inaccessibles dans leur version originale.

Robert Choquette toutefois, en dépit de l'humour dont il fait preuve à certaines occasions, n'obtient pas l'adhésion de son lecteur, contrairement aux conteurs populaires du siècle dernier, tels Jos Violon et le père Michel, qui n'hésitaient pas à se mettre en scène pour créer l'atmosphère, pour s'assurer la crédibilité de leurs auditeurs ou de leurs lecteurs. Des phrases comme : « Qu'est-ce qu'une légende ? C'est un récit comme celui qui va



suivre, le récit d'un événement tellement exceptionnel qu'il a sans doute eu lieu dans un monde imaginaire. Mais pour prendre plaisir à une histoire, il faut faire semblant d'y croire. Faisons donc semblant», outre qu'elles détruisent l'intérêt du lecteur qui refuse de se laisser entraîner, ne sont pas toujours vraies. Car la légende est un récit basé sur un fait réel mais déformé par la tradition. C'est pourquoi d'aucuns préféreront la version des conteurs du siècle dernier qui croyaient aux récits qu'ils racontaient. C'est du moins l'impression qu'ils laissent à leurs lecteurs. (Aurélien BOIVIN)

légendes canadiennes illustrées

Georges SAINT-PIERRE

Québec, éditions Garneau, 1975, non paginé.

En janvier 1975, Saint-Pierre présentait, au Musée du Québec, une exposition ayant pour thème nos contes, légendes et coutumes. La publication des quatre **LÉGENDES CANADIENNES ILLUSTRÉES** dont il est question ici coïncida avec cette exposition d'envergure. Les récits de «La Dame blanche de Montmorency», de «L'Hôte à Valiquet» (région de Montréal), du «Noyeux» (région de Montréal et de l'Outaouais), de même que celui du «Fantôme de la Roche» (Yamachiche-Mauricie) ont été choisis par l'auteur en connaissance de cause après une longue documentation chez différents auteurs en préparation de son exposition. Comme l'auteur l'indique au début de chacun des récits, il a puisé ce petit répertoire chez Pierre-Georges Roy, Joseph-Charles Taché et Jos Héroux.

Les textes sont retranscrits de la main du peintre, et les illustrations qui entrecoupent les lignes manuscrites, tout au long du recueil, fixent par l'image, souvent en gros plan, les moments forts du texte.

Les deux légendes du «Noyeux» et du «Fantôme de la Roche» dont les personnages principaux sont des Indiens sont particulièrement intéressantes du point de vue iconographique : Saint-Pierre prépare en effet une exposition dont le thème est celui des légendes indiennes et l'une des toiles à sujet amérindien qui faisait partie de sa dernière exposition au Musée de Grondines reprenait la vignette qui ouvre «Le Noyeux» dans ce recueil.

S'il est à déplorer quelques malheureuses fautes d'orthographe qui ont — j'espère — échappé au correcteur, on ne peut par contre que louer l'auteur pour son souci d'authenticité et l'honnêteté de sa recherche. C'est un ouvrage à feuilleter, à regarder longuement, à lire et à relire. (N.G.)

escarmouches (la longue passe)

Jacques FERRON

Leméac, Montréal, 1975, 2 tomes.

Je lis toujours Ferron avec ravissement. Dans le vieux sens de ce mot : je suis comme enlevé de force. Dans le vieux sens du mot aussi, cet auteur-là m'étonne. Ferron est à lui seul tout un phénomène; foncièrement personnel, il est en même temps peuple. Il est ainsi, pour nous tous, un écrivain essentiel, un être qui vit l'écriture comme son histoire propre et l'histoire commune. Toujours témoin dans son discours direct ou sa fabulation du monde. Il écrit : «Parmi tous les pronoms, un seul est personnel : le JE et ses adjoints. Les autres sont représentatifs : que je parle ou j'écrive à la deuxième personne du singulier, aux trois personnes du pluriel, je fabule. En sorte que je suis faiseur de contes comme tout le monde» (p. 30 du tome 2). Plus loin, il dit encore : «Quand je parle ou j'écris, je ne dispose que d'un seul acteur. Ce visage nu, il se nomme JE, mais il s'affuble aussi de personnages, savoir le TU, le IL, le NOUS, le VOUS, le ILS. Cela me confirme dans ma solitude tout en témoignant de mon besoin d'en sortir. Je reste unique et pourtant je me multiplie pour me rendre compte de la diversité du monde» (p. 31). L'écrivain-médecin québécois, voilà Ferron dans son JE multiple, fils de médecin du pays de Maskinongé, sorti de sa province natale pour découvrir les autres provinces de son pays, la province de Gaspésie ou celle de Montréal. Un homme fêru d'histoire, un lecteur vorace de toutes les littératures, un causeur raffiné curieux de la parole du peuple, un jongleur de mots fidèle aux sources et aux normes de sa langue, un patriote imbu de l'itinéraire collectif, un être qui ne cache pas ses haines et ses amours. À travers tous les textes colligés par Aurélien Boivin tellement nombreux que Diane Potvin n'en retient que ceux qui donnent les six cents pages de ces *Escarmouches*, nous découvrirons autant Ferron que le Québec et autant le Québec que Ferron. L'homme a ses partis pris nets et affichés. Sa pensée se dégage au

fil des pages, il est un merveilleux essayiste de notre histoire alors qu'il fait de lui et de nous un portrait saisissant : c'est le mariage heureux de ce que Jean Marcel appelle, dans sa préface, l'historicité et l'écriture, le réel et sa représentation. Tout cela se fait par touches répétées, par choix des personnages et des événements, dans les tons variés de l'ironie, de la colère qui couve, de la vérité qui accuse. Et la justesse du ton ! Sur le rôle de l'Église du Québec, qu'on lise le texte 6 du tome 1, texte intitulé *Le refus*. Sur la question linguistique et les chances du socialisme sans l'indépendance, le long texte d'*Adieu au P.S.D.* (texte 5), un texte remarquable quand on songe qu'il est de 1960. Et ainsi de suite, on n'en finirait pas de décrire dans le détail la trajectoire d'un homme majeur du Québec. Un homme un peu perdu dans le dédale de notre folie collective, un peu comme ces textes sans table de matière et sans index. (André GAULIN)

ROMANS

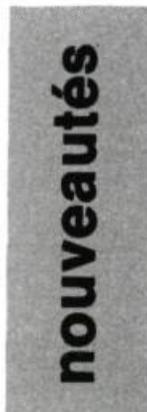
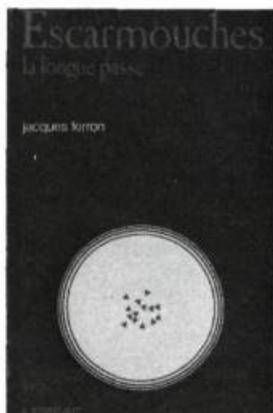
le jardin des délices

Roch CARRIER

La Presse, Montréal, 1975, 213 p. (\$5.50)

Confident accidentel mais intéressé du riche notaire d'un lointain village du Québec, J. J. Bourdage, escroc à la petite semaine, entreprend de s'enrichir aux dépens des villageois, en semant dans leur tête l'idée de l'existence d'or dans leurs «terres de roches». Gros-Douillette et Petit-Lecourt s'empressent d'aller détrousser la tombe du notaire et, tapis dans le sous-sol de l'église rempli de bois de chauffage en prévision de l'hiver, ils procèdent au partage du butin. Croyant entendre la voix du notaire, ils s'enfuient à l'auberge du Bon Boire, mais, dans leur précipitation, ils oublient d'éteindre le briquet qui les éclairait et l'église flambe. Le curé trouve des consolations humaines dans les bras de l'institutrice, «diplômée en catéchèse» Miss Catéchime. Gros-Douillette se voit refuser l'absolution de ses «crimes» et meurt dans le temple en ruines, tandis que Petit-Lecourt est enchaîné par sa femme à la place de son chien. Cette première partie (55 pages) se déroule en une seule nuit de novembre.

Dans la deuxième partie, la plus longue en étendue (81 pages) et en durée (un hiver...



québécois), toute l'histoire des gens du village nous est, pour ainsi dire, racontée. Les mots or, argent, sexe y reviennent sans cesse. La vie du défunt notaire, penché sur l'argent des fermiers et sur le sien, amoureux fou de la belle Grecque Maryitsa, alimente les conversations. Chacun rappelle les escroqueries de Constantin Généreux, le paresseux, le parasite, au déshonneur de Chou Racine, de Tristesse Lachance et de Fred Bouffard, l'histoire hilarante de « zizis japonais » fabriqués par le nouveau Professeur à partir de moulages faits à même les sexes de ses jeunes écoliers, au nom de l'Art. On apprend, au cours de ce long hiver (où le roman se transforme en contes), à mieux connaître les habitants du village, leurs aspirations, leurs désirs, leurs rêves. On retrouve, à la fin de cette partie, notre escroc en prison. Cependant, il est libéré pour bonne conduite, après avoir transmis le « virus » de l'or au Gouverneur lui-même!

La troisième partie (72 pages) se déroule en un jour et une nuit de printemps, dans une sorte d'hystérie collective. De retour, J.J. Bourdage réveille les villageois de leur torpeur. Il ressuscite leurs rêves endormis, communique à tous sa soif de l'or, en leur débitant boniment sur boniment, empoche les chèques qu'il a soutirés aux riverains de la rivière Famine comme parts dans la Compagnie (fictive) qui doit procéder à la recherche de l'or. En une soirée, la fièvre de l'or transforme le village en place de carnaval. « Les villageois célèbrent leur propre naissance » et enterrent leur passé de pauvres en dispersant leurs animaux et en brûlant leurs granges. On danse, on s'enivre, on fait l'amour, dans un véritable débordement orgiaque. Le village est envahi par des reporters, des aventuriers et des curieux. Débordé par les événements, J. J. Bourdage tente une fuite à travers champs mais, ironie du sort, culbute dans une tranchée creusée par des chercheurs d'or. La foule, qui voit s'évanouir son rêve, le tue.

Les habitants sont constamment tiraillés entre deux désirs : l'amour et l'argent. Ils succombent alternativement à l'un et à l'autre, d'autant plus facilement que le démon de l'or les possède. Leurs instincts alors se débrident, à la façon des personnages d'Aristophane ou de Rabelais. Le curé lui-même n'a-t-il pas succombé ? Le paradis terrestre, ce n'est pas leurs terres de roches, mais le jardin des délices où fleurissent l'or et l'amour.

Toute une galerie de portraits s'anime sous la plume de Roch Carrier en un tourbillon étour-

dissant. L'espace nous manque pour analyser chacun d'eux.

D'autre part, l'ensemble du roman est soutenu par un comique d'une gravité ironique, qui suscite la réflexion : les pauvres petits Québécois ne se sont-ils pas encore fait « fourrer » par un aventurier, au nom d'une grosse Compagnie américaine ?

Soulignons, en terminant, la qualité incomparable du style, sa vigueur extraordinaire. Le talent de l'écrivain se confirme de roman en roman : son œuvre est d'une densité et d'une richesse remarquables. (Gilles DORION)

les enfants du sabbat

Anne HÉBERT
Le Seuil, Paris, 1975, 187 p.

Le catholicisme qui imprégnait toute la vie québécoise avant la Révolution tranquille présentait une belle apparence d'homogénéité. Mais la réalité avait ses zones d'ombre. On s'en doutait. Le rite officiel célébré en pleine lumière et renforcé par tout l'appareil social a toujours appelé et suscité les rites nocturnes et la magie noire. Le sabbat correspond ainsi à la messe dont il constitue, en somme, le négatif. L'inceste est la forme suprême de l'initiation, le point de non-retour pour le futur sorcier, comme l'est la profession des vœux pour une nonne.

Le dernier livre d'Anne Hébert effectue une plongée dans ce monde interdit, un pèlerinage fascinant au cœur des fantasmes d'une religieuse du Précieux Sang enfermée dans un couvent à Québec vers 1940.

Sœur Julie de la Trinité est fiévreuse. À mesure qu'approche la date de sa profession, elle est prise de nausées et de migraines épouvantables. Elle est de plus en plus possédée par les souvenirs de son enfance : la sexualité sauvage de ses parents, son amour pour son frère, les cérémonies orgiaques qui se déroulaient dans une clairière de la montagne de B... Elle est bientôt complètement envahie par cet univers souterrain formidablement vivant et dont le minable couvent constitue l'absolue négation. D'abord écartelée par des forces contradictoires, Sœur Julie a fait son choix. Et elle sème la panique et la désolation dans ce petit monde ouaté, déboussolant l'aumônier, le médecin attiré et ses infortunées consœurs.

Anne Hébert procède par tableaux rapides, juxtaposant le plan du souvenir et le plan du

réel, la part de Dieu et celle du Diable. Par le jeu d'une écriture parfaitement maîtrisée, le lecteur est progressivement engagé dans le vertige qui habite Julie. Envouté, il devient le complice de cette femme blessée et trop sensible, de cette mystique dévoyée, de cette force obscure qui grandit dans le couvent sinistre et qui bafoue la bêtise, pousse au suicide et finalement au crime. Un très beau roman. (C.V.)

une liaison parisienne

Marie-Claire BLAIS
Stanké-Quinze, Montréal, 1975, 185 pages.

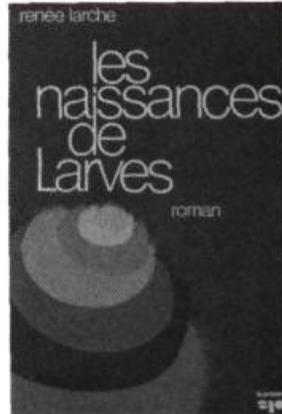
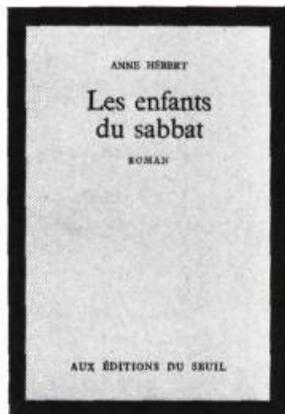
L'histoire anecdotique du dernier Marie-Claire Blais, les ébats d'un jeune écrivain québécois, Mathieu Lelièvre, avec un écrivain français, Yvonne d'Argenti. Un roman qui déçoit, même s'il constitue une étape dans la réflexion de l'écrivain.

Déception liée pour une bonne part au manque de poids des personnages. Cette liaison évoquée par le titre n'est pas celle d'un homme et d'une femme, mais celle de l'« observateur » et de la « quintessence française ». Et si, en quittant le Québec, Mathieu souhaite aller enfin vers la vie, le roman est beaucoup plus une analyse froide du désir et de la participation de chacun à la veulerie des hommes que le jaillissement de cette vie.

Yvonne d'Argenti, à travers laquelle son mari Antoine étudie les réactions du « monde » parisien, elle qui appartient à la race de « ces monstres responsables, volontairement criminels », touche bien peu le lecteur. Celle qui a affaibli Antoine et Mathieu dans « leur intégrité », qui a révélé à Mathieu « la dégradation de sa propre nature », n'est pas agissante. Le lecteur n'a sous les yeux que des témoins de son agir, que les ruines de l'univers d'Antoine et la leçon bénéfique apprise par Mathieu.

De fait, ce deuxième regard, celui de Mathieu, s'interpose constamment entre la vie et le lecteur... Difficile de chasser l'impression que l'on passe au-delà du véritable roman dont les cendres mortes hantent les pages froides qui traitent de la passion.

Et pourtant, *Une liaison parisienne* appartient à l'univers tragique de Marie-Claire Blais. Ou s'agit-il plutôt d'un commentaire sur cet univers, comme si l'auteur ressentait le besoin de s'expliquer sans médiation, l'intrigue, d'ailleurs banale, ne constituant qu'un trompe-l'œil ?



Au fur et à mesure que tombent les masques, que défilent les tableaux de la vie parisienne, que découvre Mathieu, si ce n'est que dans l'écriture réside sa « vraie passion et que tout le reste n'est qu'aventure dans l'univers des désirs, donc une aventure condamnée d'avance... »? (Maurice ARGUIN)

les naissances de larves

Renée LARCHE

La Presse, Montréal, 1975, 136 p. (\$4.00)

Étrange, beau et attirant comme une fleur vénéneuse, le premier roman de Renée Larche, *Les naissances de Larves*, raconte une petite fille de onze ans, qui effectue un retour sur sa courte existence.

Un prologue, que l'on ne comprend bien d'ailleurs qu'à la fin du roman, précède les treize chapitres qui le composent. On assiste à la pré-naissance (1^{er} chap.) et à la naissance de la Petite Comtesse des Larves (2^e chap.), puis défilent les onze années de sa vie en autant de chapitres, qui constituent autant de naissances de Larves. L'histoire nous promène de rêves en hallucinations, de réflexions en méditations d'une petite fille dure et impérieuse, d'une enfant douée de la précocité de Bérénice Einberg. Les êtres qui ont peuplé ce qu'elle appelle son « univers de velours blanc » se raniment devant nous d'une vie cauchemardesque, violemment éclairée par les couleurs fulgurantes d'un cerveau et d'un cœur à l'équilibre précaire, où la démente grondante semble vouloir disputer la place à la raison et à la douceur. Une petite fille explique son insatiable besoin de tendresse et répond par la haine aux refus de Madame Maigrine (sa mère), de Monsieur son Père et de Poivre Rouge (la servante). Seule l'inquiétante Inepsie Vérité (Plaie d'Octobre) lui offre des caresses, au retour desquelles elle consume ses heures. Son frère Léonard quitte la maison et Esta, la sœur qui nourrissait envers lui un attachement maladif, se confine dans le grenier.

Les hésitations, les interrogations de l'héroïne et ses passages dans le réel sont habilement marqués par une oscillation constante de la narratrice (je, elle), d'un chapitre à l'autre ou à l'intérieur de mêmes chapitres. Le style rappelle souvent celui de Flaubert par la richesse étonnante du vocabulaire, par sa précision et par la beauté des images. L'imagination fertile de l'auteur et la beauté formelle de son

premier roman nous permettent les plus grandes espérances. (G.D.)

la gloire des filles à magloire

Présentation de Pierre FILION

Leméac, Montréal, 1975, 156 p.

Comme la *Vie exemplaire d'Alcide 1^{er} le Pharamineux et de sa proche descendance*, la *Gloire des filles à Magloire* d'André Ricard a été créé à Québec en septembre 1975 par le Théâtre du Trident. Alors que, dans la première, la famille d'Alcide, — et Alcide en tête —, tentait par tous les moyens d'entrer dans le cercle des familles honorées, dans la seconde, la famille Magloire tente de forcer le petit village à la respecter, « en oubliant sa morale et ses mœurs avouées ». Car, le père est mort, et il faut bien vivre!

L'action se déroule en 1948 dans un bordel situé à l'extrémité d'un rang d'une paroisse nouvelle. Mais en l'absence de clients. À l'étalage de la chair fraîche, l'auteur a préféré s'attarder aux problèmes quotidiens de cette famille proscrite qui tirera sa vengeance de la parade de la Saint-Jean-Baptiste qui passe devant la maison décorée pour la circonstance de drapeaux multicolores. Mais c'est une gloire éphémère qui s'estompe avec l'intrusion, dans cet univers fermé, d'un personnage, Ti-Beu, qui viole la Zarzaise, celle que l'on destinait à une communauté religieuse pour racheter les fautes de la famille. Aucune rédemption n'est désormais possible: la Zarzaise finira comme ses sœurs. À moins que...

Drame social du Québec rural des années 40 qui se déroule en deux journées, la *Gloire des filles à Magloire* est écrite dans une langue souvent phonétique qui dérouté le lecteur, mais qui, il faut l'avouer, ajoute au réalisme de l'épisode raconté. Pièce qu'il faut lire de même que l'excellente présentation de Pierre Filion. (A.B.)

emmanuel à joseph à dâvit

Antonine MAILLET

Leméac, Montréal, 1975, 142 p. (Roman acadien, n° 4).

Et si un nouveau Christ, semblable au premier, était né à la Pointe-à-Jérôme, dans la cabane abandonnée de Sullivan, en présence de la Sagouine et de son mari Gapi, de la Sainte, de Don l'Original et de quelques autres personnages attachants et familiers aux lec-

teurs d'Antonine Maillet. C'est ce que raconte l'écrivain acadien, lauréate du Prix France-

Québec 1975, dans son dernier roman, *Emmanuel à Joseph à Dâvit*. Mais pas plus que les Juifs, les Acadiens ne semblent disposés à écouter la parole du Messie. Car, en cette année-là, « les apparences sont des plus mauvaises dans le Nord », surtout depuis la nouvelle loi sur la centralisation, depuis que l'on parle de déporter les « pêcheurs » en ville, où les attendent « usines, transport en commun, assurance-chômage... » et sécurité sociale. Alors que dans le Sud, « l'hiver n'en finit plus de traîner »; il y a des signes dans le ciel, Zacharie a enfanté sur ses vieux jours et les pêcheurs ont sorti de la mer une tortue géante. Non, ce n'est « point un printemps comme les autres », « point une année comme les autres ». Présages d'un recommencement, comme si la terre avait décidé de tourner dans l'autre sens!

Roman politique et roman religieux, *Emmanuel à Joseph à Dâvit* révèle une fois de plus le talent d'un grand écrivain qui s'est mis à l'écoute de son peuple, qui a décidé de parler à son peuple pour le libérer. Il faut lire cette fable modernisée pour voir comment l'auteur invente des rois mages, le gouverneur Harold, la fuite de la Sainte Famille par le Sud, et pour cette belle langue acadienne qu'Antonine Maillet utilise dans les dialogues. (Aurélien BOIVIN)

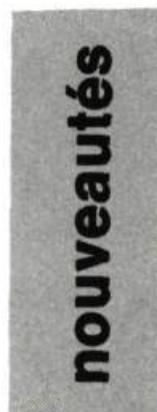
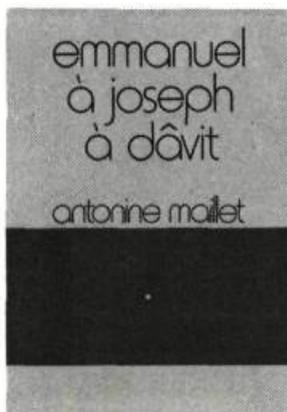
POÉSIE

libertés surveillées

Gérald GODIN

Les éditions Parti pris, Montréal, 50 p.

Poésie de contrastes, tour à tour goguenarde et tendre. Dans la première veine, quelques nouveaux thèmes et cantouques dans un langage que le peuple traîne-la-semelle reconnaîtrait. Un langage à faire rougir des gens déjà rouges. Langage vert pourtant, vert d'indignation pour ceux qui ont un billet d'autobus entre les dents, contre ceux qui désabusent du pouvoir. Dans la deuxième veine, plusieurs poèmes beaux dans leur colère rentrée, pour le pays et chaque personne qui se cherchent: « Code minuscule de signes incomplets je suis l'inachevé, / le bref, l'inutile / je laisse la trace / entre deux vagues / sur une plage fluviale / moins qu'un château de



sable / moins qu'un cri d'hirondelle / la trace
d'une patte de pluvier / entre deux vagues »
(p. 32). (A.G.)

l'en dessous l'admirable

Jacques BRAULT

Presses de l'université de Montréal, 1975.

La poésie de Brault, toujours belle et envoûtante, s'est dépouillée, économe des mots. Elle tient toute en quelque sorte dans cette hantise du temps, lieu et non-lieu de l'homme. L'en dessous de la vie, la mort à notre porte et qui fait l'admirable plaisir d'exister. Le temps tue, l'admirable est éternel. Il faut pour cela abandonner les illusions de survivre, l'amour, l'espoir, et toucher «le fond du froid», la solitude. «La plupart ont dit non à cette descente en solitude. Ils n'avaient pas tort. Tout pays réel ou rêvé n'est habitable qu'à beaucoup de chaleur : si l'on fait nombre. Moi, par force et par folie, je me suis laissé choisir pour l'impossible. Sans gloire, sans honte. Et sans prévoir. Ce fut atroce, nul amour, nulle haine ne me rejetaient du côté de la mémoire» (p. 46). Et pourtant le poète, dépouillé de lui-même, comme un regard qui va à contrecourant rue Sainte-Catherine un samedi soir, découvre la solitude à plusieurs. Et dans cette alchimie du temps qui frémit, où les choses deviennent relatives, l'on sent un ailleurs qui se tisse. «On se retrouvera chez Sirius» (p. 48). (André GAULIN)

les labyrinthes

Bernard COURTEAU

Les éditions Émile-Nelligan, Montréal, 1975.

Un recueil de plus de deux cents sonnets qui nous redonne le plaisir des formes fixes et pourtant mouvantes, sous l'habileté des coupures et des rythmes. Les labyrinthes sont faits avec des mots libres dans des formes rigides. Parole et pays en errance. Où le fil d'Ariane ?

« Les îles de sel sous la mer me sont poème
Où fleurit de silence aux souches de la nuit
Le fauve espoir de naître à ce verbe qui fuit
Par les isthmes du vent. » (p. 9).

Un livre pour faire avec des étudiants une étude valable de versification et de poésie. (A.G.)

DIVERS

le curé de campagne et la contestation locale au Québec de 1791 aux troubles de 1837-38

Richard CHABOT

Hurtubise HMH, Montréal, 1975, 242 p. (Cahiers du Québec).

Le XIX^e siècle québécois suscite de plus en plus d'études sérieuses. Après celle, intéressante, de Jean-Louis Roy, *Édouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien, 1799-1854*, dont nous avons déjà parlé (*Québec français*, n° 18), les Cahiers du Québec (HMH) viennent de s'enrichir d'une autre étude non moins riche ni moins intéressante, *le Curé de campagne et la contestation locale au Québec* de l'historien Richard Chabot.

Cette recherche s'appuie sur une documentation de première main, puisée en grande partie dans les archives diocésaines et paroissiales. Les sceptiques consulteront l'excellente bibliographie, rédigée selon les règles internationales. On déplore cependant l'absence de certaines études pertinentes au propos de l'auteur : celles d'Audet, «l'Abbé Étienne Chartier», *Cahiers des Dix*, 1941 ; de Pierre Savard, «la Vie du clergé québécois au XIX^e siècle», *Recherches sociographiques*, sept.-déc. 1967 ; ou de Maréchal Nantel et Séraphin Marion. Quoi qu'il en soit, l'étude de Chabot analyse trois moments principaux dans l'évolution sociale de la collectivité canadienne-française de l'époque, trois questions privilégiées où le comportement du curé de campagne permet de dégager les traits essentiels de sa mentalité : l'enseignement primaire, l'affaire du bill des fabriques et les troubles de 1837-1838.

Dans la première partie, l'auteur s'applique à démontrer l'inertie du clergé local, davantage préoccupé par la construction, la réfection et la décoration des églises que par la construction d'écoles (loi de 1824 ou loi des fabriques), face aux assauts sans cesse répétés de plusieurs groupes, des libéraux surtout, mais aussi des paroissiens, qui favorisent la mise sur pied d'un système d'éducation laïc et national (loi de 1829 ou des écoles d'Assemblée). L'Église ne renonce pas toutefois à ses prérogatives, grâce à la vigilance de l'Épiscopat qui obtient, en 1836, l'abrogation de la loi de 1829 par le Conseil législatif.

Le clergé local réagit beaucoup plus rapidement dans l'affaire du bill des fabriques. Il y va

de son prestige et de ses intérêts. Car, avec ce bill, lui échapperaient le contrôle et l'administration des fabriques, confiés aux notables (libéraux), voire, son droit de regard sur l'éducation.

Enfin, le clergé local, fidèle aux mandements et aux instructions des évêques, prend fermement position contre les Patriotes. «L'attitude hésitante de quelques prêtres ne peut, selon l'auteur, nous autoriser à parler d'une défection du bas-clergé en faveur des Patriotes». Seul l'abbé Étienne Chartier, curé de Saint-Benoît, «s'engage activement dans le mouvement révolutionnaire». Est-ce là une cause de l'échec des insurrections ?

L'étude de Chabot est bien structurée et bien écrite. Ajoutons pour les intéressés que l'auteur a regroupé, dans un long appendice, les principaux textes ou documents sur lesquels il fonde son argumentation. Quant à l'index analytique, il révèle un chercheur sérieux qui n'a qu'un désir : entraîner d'autres chercheurs dans son sillon. «Le progrès de la recherche en dépend», écrit-il dans l'avant-propos. (Aurélien BOIVIN)

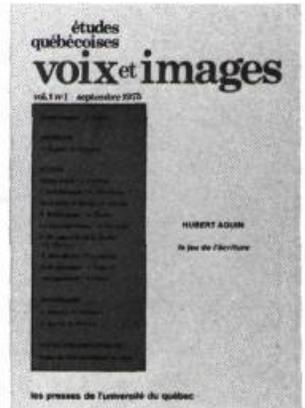
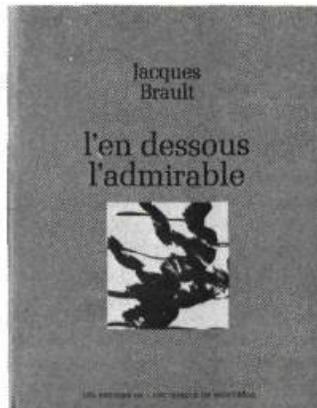
voix et images

Vol. 1, n° 1, septembre 1975, 150 p. (\$4.95)

Presses de l'Université du Québec, Montréal.

La revue *Voix et images du pays* a fait peau neuve et a abrégé son nom. Dans un avant-propos intitulé «pour la continuité», Jacques Allard rassure les habitués : «l'objectif fondamental n'a pas changé qui consiste à publier des études consacrées exclusivement à la production québécoise.» À chaque livraison, d'une façon systématique, une entrevue avec un écrivain (ou un «producteur») et des recensions : voilà la véritable nouveauté.

Ce numéro consacre son entrevue à Hubert Aquin, qui nous parle du jeu de l'écriture. Neuf importantes études suivent : *Neige noire*, par Jacques Pelletier ; *l'Antiphonaire*, par Albert Chesneau ; «Pierre Baillargeon intime», par André Gaulin ; *le Cid* et *Hamlet*, par Renald Bérubé ; «la psychocritique», par Gérard Bessette ; Paul-Marie Lapointe et Gérard Godin, par Claude Pélosse ; un poème d'Alain Grandbois, par Yves Laliberté ; la «prose» de Saint-Denys Garneau, par Jean Gagnon ; «Langagement», par André Major.



Les quatre chroniques qui suivent sont signées par André Brochu, André Vanasse, Noël Audet et Gilles Thérien et portent successivement sur l'écriture, le roman *Don Qui-chotte de la Démanche* de Victor-Lévy Beau-lieu, le recueil *Poèmes des quatre côtés* de Jacques Brault et les événements d'octobre 70 racontés par deux films, *Bingo* et les *Ordres*.

La revue se termine par un index complet de *Voix et images du pays*, qui constituera un précieux instrument de recherche.

La qualité de la publication ne s'est pas démentie, tant sur le plan de l'originalité et de la valeur des articles que par la présentation matérielle très soignée. Une revue qui s'adresse autant aux étudiants (CEGEP et université) qu'aux professeurs et chercheurs. (G.D.)

une tentative d'autogestion

Jacques GRAND'MAISON

Presses de l'Université de Montréal, 1975, 228 p.

Ce livre apparaît comme un complément naturel à l'étude précédente de Grand'Maison : *Des milieux de travail à réinventer*. Le sociologue travailleur social nous raconte ici l'expérience d'autogestion faite à l'usine de la *Regent Knitting* de St-Jérôme. Cette usine fermée par la compagnie, fut assumée par les ouvriers qui avec l'aide populaire et gouvernementale, l'ont réouverte sous le nom de Tricofil. Jacques Grand'Maison, qui a participé de très près au projet, relate ici l'itinéraire de cette expérience.

Le plan de cet essai est aussi simple que les trois étapes bien connues des anciens militants de l'Action catholique : voir, juger, agir. Cela peut faire sourire, mais l'expérience de St-Jérôme se déroule selon ces trois étapes qu'on retrouve dans le volume sous les noms suivants :

- 1 - l'enquête : analyse psychosociologique,
- 2 - projet cadre d'un nouveau chantier,
- 3 - les réalisations.

Il s'agit en fait, à partir d'une fermeture d'usine pénible et inacceptable, de l'élaboration d'un nouveau modèle d'organisation du travail, fondée rationnellement sur les besoins et sur les desiderata des ouvriers, mis à jour par une enquête, par des interviews, par des ques-

tionnaires adaptés. Organisation fondée rationnellement aussi sur les exigences capricieuses du marché du textile. Le groupe a défini ses objectifs de long terme, de moyen terme et de court terme. Dans les modèles connus d'organisation du travail, avec leurs trois pôles de la production, des fonctions et des relations humaines, fut insérée une dynamique nouvelle qui est celle des aspirations des travailleurs à la liberté, à la créativité, à la responsabilité, à la solidarité, à la reconnaissance sociale, au perfectionnement personnel.

À court terme, cela donna lieu à des opérations faisant appel à toutes les forces vives du milieu, visant à relier la dynamique humaine du travail (des ouvriers qui veulent continuer à travailler dans cette industrie) avec l'efficacité administrative et technologique nécessaire au succès financier d'une telle entreprise. Ainsi s'effectue un nouveau contrat de travail établi en fonction des objectifs du projet Tricofil.

« Pour la première fois, les ouvriers se retrouvaient dans un véritable contexte de solidarité, au cœur de l'exercice quotidien de leur travail. » (p. 175) Après avoir choisi la formule de location de l'usine avec autogestion, les ouvriers ont constitué un « nous » de classe, un « nous » concret d'appartenance et d'action à travers un renouvellement communautaire de leur attitude à l'égard de leur travail. (pp. 215-216)

Les leaders syndicaux de la communauté de travail ont été « la principale cheville ouvrière de toute cette aventure » ; mais la participation de tous les éléments intéressés a donné lieu à de nouvelles structures, à des nouveaux leaderships dans les équipes de travail, à une organisation de travail où la production elle-même est issue de la motivation profonde des travailleurs. Les réalisations qui se continuent, après la publication de ce volume, ne font que confirmer la teneur positive et, semble-t-il, viable de l'entreprise. (Alonzo LE BLANC)

vers une pédagogie de la personne

Jean VIAL

P.U.F., Paris, 1975, 220 p.

Partant d'une documentation précise et étendue, Jean Vial fait le point sur la situation actuelle du système scolaire et tente de dégager les lignes de force des réformes en cours ou à faire.

Le livre est divisé en trois parties : les réformes de structures, les réformes de méthodes et la réforme des mentalités.

À travers la multiplicité des expériences que relate Jean Vial, le lecteur pourra prendre du recul et mieux analyser l'école où il vit. (C.V.)

60 poésies et 60 comptines

Choisies par Pomme d'Api

Illustrées par Agnès ROSENSTIEHL

Le Centurion, Paris, 1975

Un recueil de poésies et de comptines, délicieusement illustrées et qui raviront les enfants.

Les pages, en papier épais, peuvent se détacher et être utilisées comme des fiches.

Un matériel intéressant pour les enseignants du 1^{er} cycle désireux de faire entrer la poésie dans les activités de lecture. (C.V.)

une Amérique française

Jacques-Donat CASANOVA

L'Éditeur officiel du Québec, 1975, 160 p., \$5.75.

Il y a eu un « rêve français en Amérique ». Ce rêve a été entretenu pendant des générations par des Français et surtout des Canadiens français qui ont découvert, exploré ou colonisé 31 des 50 états américains.

Une Amérique française, publié en co-édition par l'Éditeur officiel du Québec et la Documentation française, fait revivre les grands moments de cette histoire et ce qu'il en reste : des plaques commémoratives, des noms de lieux, des places-fortes, mais aussi cette importante minorité linguistique que sont les Franco-américains.

D'autres chapitres retracent l'histoire de La Fayette ou rappellent les relations intellectuelles très étroites que des Américains éminents tels Franklin et Jefferson, avaient nouées avec des philosophes et penseurs français.

L'ouvrage de M. Casanova ne se présente pas comme une somme d'érudition, mais plutôt comme une mosaïque abondamment illustrée où le temps et l'espace sont bouclés, au grand plaisir du lecteur. (C.V.)

